

XYZ. La revue de la nouvelle

Femme de l'espace

Jean-Michel Fortier



Number 145, Spring 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortier, J.-M. (2021). Femme de l'espace. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 27–34.

Femme de l'espace

Jean-Michel Fortier

IL FAUT qu'elle s'agenouille dans la neige, à tout le moins qu'elle s'accroupisse. Mais sa frousse la garde raide comme une planche, lui met de l'eau dans les yeux plus que n'en contiendrait sa gourde si seulement elle se donnait la peine de se pencher, d'étirer le bras gauche vers le torrent glacé. Non.

— Que c'est que t'attends ?

Andrée, la droitière, la jamais hésitante, la qui fait rire tout le monde à Noël. Les pieds plantés fermement dans la neige, derrière Mylène, elle passe à ça de lui étamper ses dix doigts dans le dos. Elle n'ignore pas que ça traumatiserait sa cadette, elle se retient. La peureuse sanglote :

— Et si la glace casse ?

— Donne-moi la gourde.

Mylène articule un « non » qui se coince entre les cordes vocales. Andrée a l'habitude. Sa jeune sœur pourrait enseigner cet art, cette volonté feinte de surmonter sa peur profonde. En réalité, tout près de la surface, molle comme une guenille, elle n'attend qu'une main providentielle qui se tend toujours, puisque dans son entourage, si on a longtemps tergiversé, on s'est finalement rangé du côté de la simplicité : vaut mieux tout lui épargner. Mieux vaut tout faire pour elle.

— Ce n'est pas grave, ce n'est pas important. Donne-moi l'ostie de gourde.

Cueillir l'eau de Pâques n'a aucune importance (c'est vrai), sauf pour leur vieille mère en fauteuil roulant qui tient mordicus à boire cet élixir afin de passer une année de plus sur terre. Mais Andrée connaît le danger des banalités qu'elle énonce (ce n'est pas grave, ce n'est pas important). Car dès lors que se dépose sur elle l'idée que plus rien ne compte, Mylène se laisse choir devant chaque barrage que lui dresse la vie. Plus besoin de se guérir, de se convaincre que, comme tout le monde, elle les escaladera, ces sommets. Tous ces ânes qui l'encerclent ont été mis au monde pour gravir les montagnes

et ils l'assoient sur leur dos en consolant ses pleurs découragés : n'y pense même pas, ça n'a aucune espèce d'importance de faire seul ses courses, de téléphoner soi-même au salon de coiffure, d'offrir en personne ses condoléances à une amie qui enterre son fils. Je vais le faire à ta place.

En moins de temps qu'il n'en faut pour rire ou pour pleurer, Andrée est à quatre pattes, trempe la gourde dans la rivière, se relève, s'éloigne déjà sur le sentier. Sa sœur gémit derrière, clopin-clopant. Peut-être qu'elle s'inventera une entorse pour expliquer son échec. Mais les gens qui l'entourent jouent les ânes depuis trop longtemps pour être attendris par de fausses excuses. Plutôt la torture que d'aborder, même de loin, les empêchements et les inaptitudes de Mylène — au risque de l'écouter s'épancher pendant des heures, les yeux rougis, et multiplier les promesses vaillantes (la prochaine fois, je vais le faire, je sais que je suis capable, et c'est fini la peur).



Les femmes Ducharme vivent ensemble, la mère et ses trois filles. Il y a l'aînée, Andrée, la deuxième, Mylène, et Sylvie, la benjamine, qui, elle, conserve à grand-peine une forme d'indépendance : elle répond aux caprices de Mylène tant que ça ne lui en demande pas trop. C'est sa manière à elle de protester, être une bourrique paresseuse. Par exemple, elle n'a pas couru aux toilettes pour examiner sa crotte le jour où Mylène, ayant souffert le martyre en l'éjectant, a craqué à l'idée de trouver du sang dans la cuvette, se voyant déjà cancéreuse. Cette fois-là, c'est la mère qui a été dépêchée.

— Tu lui as déjà changé ses couches, tu as vu son caca, a argué Sylvie.

— Et regarder dans la bolle, tu es capable de faire ça en chaise roulante, a ajouté Andrée. C'est à la bonne hauteur.

Mylène s'était blottie dans le bain, tremblante d'effroi. La mère a relevé le couvercle de la toilette juste le temps d'apercevoir l'étron, parfaite colonne quasi noire, et de tirer

•

Sitôt Mylène et Andrée rentrées de la rivière, la vieille mère et Sylvie remarquent les joues gercées de larmes de la première, les gestes brusques de la seconde. La gourde passe de main en main jusqu'à atterrir sur les genoux de la mère, qui en dévisse le bouchon, la porte à sa bouche lentement, ne veut pas en perdre une goutte, engloutit tout et soupire.

— Merci, les petites filles.

Grave erreur. Mylène explose de tristesse, se confond en excuses lamentables : ai rien fait, encore Andrée qui a tout fait, me suis foulé la cheville, suis rien qu'une pas bonne, même pas capable de ramasser de l'eau de Pâques.

Sylvie allume la télé et monte le son à dix-huit, le volume idéal pour enterrer les plaintes de sa sœur sans en avoir l'air.

— C'est *La semaine verte*, elle explique.

Il s'agit du programme favori de la vieille mère, alors Mylène se tait et laisse rouler ses larmes silencieusement, renifle un peu, prostrée dans une chaise berçante. Sylvie, Andrée et la mère ne peuvent plus supporter ses jérémiades. Lui éviter les dérangements, d'accord. La porter dans leurs bras, lui torcher les fesses, volontiers. Mais après tout ça, de grâce, la paix. Donnez-leur la sainte paix jusqu'au prochain ratage.

Andrée reprend son tricot, sa respiration devient profonde, ses narines frémissent de bien-être. Les aiguilles dansent entre ses doigts et Mylène pose sur elle un regard vitreux. Elle s'est ramené les poings sous le menton comme un angelot d'église. Doucement, elle sort le pouce et, au prix d'efforts de lenteur immenses, le souffle court, elle le porte à la bouche. Les yeux se font brillants, ils surveillent les autres femmes dans la crainte d'un éclat de voix, d'un jugement. Elle suce en silence. Apaisement.

•

Ding, dong ! C'est la cousine France, la fausse modeste, qui vient faire son tour. Elle ôte son manteau de fourrure, 29

le sourire large comme ça, des glapissements dans la voix en saluant son monde. Dans un Tupperware cylindrique, un cadeau de sa confection :

— Il a mangé un peu de misère dans l'auto, prévient-elle en dévoilant un renversé à l'ananas tellement impeccable qu'il a l'air en plastique.

Mylène se renfrogne dans sa chaise berçante. La mère est aux toilettes parce que le mal de ventre lui a pris après qu'elle a bu son eau de Pâques. Sylvie et Andrée assoient la cousine devant la télé en sourdine, où la chaîne de météo en continu annonce une méchante tempête.

— Maman va s'en vouloir de t'avoir manquée.

— Ce n'est vraiment pas chaud, pour la fin mars.

— C'est moins pire que l'année dernière. À pareille date, le banc de neige arrivait au moins jusque là.

— J'étais en Jamaïque, moi, j'avais manqué Pâques.

— Pâques tombait le 5 avril, l'année passée, si je me souviens bien. Je peux me tromper.

Et ainsi de suite jusqu'à ce que Mylène, peinée par une conversation dont elle se sent exclue, s'installe au piano. Il n'y a qu'en musique que Mylène excelle. Ne lui en parlez pas ; elle serait capable de raconter la fois (la seule fois) où elle s'est plantée en jouant une invention de Bach. Ça la mettrait dans un état affreux. Les quelques heures par semaine qu'elle passe au clavier transportent toute la maison dans un monde parallèle — Mylène n'est pas là, n'y a jamais été, on l'a remplacée par un disque de morceaux classiques ou par un piano mécanique. Andrée, Sylvie et la vieille mère rêvent d'une sororité comme un beau triangle équilatéral : trois femmes puissantes. Au lieu de ça, un quadrilatère bicornu, asymétrique, aspiré vers la gauche comme par la suction d'une chasse d'eau.

Mylène entame un morceau new age très facile, mais qui ne rate jamais sa cible. Les autres Ducharme ne connaissant rien à la musique, dès qu'une pièce leur plaît, elles sont impressionnées comme si elles avaient Mozart dans le salon.

— Dommage que votre mère soit sur le trône. C'est vraiment beau, s'exclame France par-dessus la mélodie, enterrant

tout un passage que Mylène aime particulièrement. La pianiste s'interrompt brutalement.

— Je vais recommencer.

France ne comprend pas :

— Pourquoi ? Continue, tu étais bien partie.

— Parce que tu as parlé.

France, à qui le mâche-patates n'arrête jamais, ne peut pas accepter cette justification.

— T'es-tu trompée dans tes notes ?

Mylène est effarée :

— Non ! Est-ce que je me suis trompée ?

Ses sœurs s'agitent sur le sofa, non, pas trompée du tout, c'était parfait.

— Je vais recommencer.

— Pourquoi qu'elle s'est arrêtée ? France répète en regardant Andrée et Sylvie, qui encouragent leur sœur à reprendre (avant qu'une crise la terrasse).

Trop tard. Mylène hyperventile, les jambes pliées en tailleur sur le banc de piano. Une longue mèche de ses cheveux gris comme une queue d'âne lui coule sur l'épaule.



Il est presque l'heure de l'apéro quand France émerge du récit de ses vacances dans le Sud et se tourne vers la fenêtre. La méchante tempête de la télé est arrivée. France se désole de voir son auto à moitié enneigée. Andrée dépose son tricot et écarte les rideaux, dit qu'il ne s'agit peut-être que d'une bourrasque. Mais la cousine se conte déjà cinquante-six peurs, se référant à un homme qu'on aurait retrouvé asphyxié dans son véhicule enseveli, l'hiver passé.

— Bon, tu restes à coucher, d'abord. Tu prendras la chambre de Sylvie et elle dormira sur le divan-lit dans le séjour.

La vieille mère claque la porte de la salle de bain et remonte le couloir au même moment, le visage bleu pâle. Elle réclame une couverture à ses filles, elle a l'air gelée. Mylène enroule une catalogne autour du fauteuil roulant.



Le souper tourne autour de France, qui commence à lasser les sœurs. La mère se repose dans sa chambre. Elle a perdu des forces à cause de sa diarrhée abondante et elle refuse d'avaler quoi que ce soit. Sylvie a fait réchauffer une marmite de crème de tomates et sorti des biscottes au fromage. Les femmes Ducharme soupent toujours léger. Au dessert, le renversé à l'ananas refait surface ; Mylène n'y touche pas. Elle a la même expression que si on venait de lui arracher le cœur de la poitrine pour le briser en quatre.



Andrée et Sylvie lavent la vaisselle en chantant *La chanson de Zorino*. France surveille son auto depuis la fenêtre du salon en adressant ses doléances à une Mylène captive.

— J'aurais passé l'hiver dans le Sud encore cette année, mais ça coûte cher. Tu vas sur la plage et ce n'est pas long qu'ils t'entourent, la main tendue pour ramasser du tip. Moi, je donne, je donne, mais à un moment donné il faut que j'arrête. Ça coûte cher. La femme de chambre, je lui avais amené des vieilles robes que je ne porte plus. Tu lui aurais vu les yeux ! Et de la pâte à dents et des crèmes du Jean Coutu. Mais ça finit par coûter cher.

Mylène regarde devant elle comme quelqu'un qui se concentre pour ne pas vomir.

— Aimerais-tu ça, venir dans le Sud ? Si ta mère te le payait, je pourrais t'amener. Il faudrait juste que tu te fasses vacciner. Mais pas cette année, par exemple. L'année prochaine. Il faut que je ramasse mes sous.



La vaisselle est terminée et les quatre femmes se sont attablées autour d'une partie de trou-de-cul. Elles s'échangent
32 démocratiquement les rôles, sauf Andrée, qui reste trou-de-cul

toute la soirée. À onze heures, elle annonce qu'elle est à bout, qu'elle va lire dans le lit. La vieille mère lance un appel depuis sa chambre. Les trois filles et leur cousine accourent comme au chevet d'une mourante. Mais elle demande simplement de l'aide pour un dernier tour aux toilettes avant le dodo. C'est Sylvie qui s'y colle; Andrée est déjà à bout.

•

Devant la maison, bien emmitouflée dans ses centimètres de neige folle, la voiture de France ressemble à une capsule interstellaire, un refuge pour les fous. La fenêtre du passager laisse passer un peu de clarté: un espace ovale, en centre, que la neige n'a pas réussi à boucher. À côté de cet igloo temporaire, la demeure des Ducharme paraît bien chaude, rassurante, sous ses briques rouges. Une fumée pâle s'échappe de la cheminée: la mère a réclamé qu'on allume le poêle à bois.

Dans cette nuit bleue de la fin mars, une femme, une seule, surgit de la maison, en grosses bottes et manteau d'hiver. Elle se lance tête première dans le banc de neige où elle gît, comme morte. Des minutes s'écoulent pendant lesquelles un passant égaré qui la verrait pourrait prendre peur et appeler les secours. Mais il est passé minuit, tout le monde dort. La femme se relève, assène des coups de pied fâchés à la neige, à la brique, aux arbres. Elle s'approche de la voiture de France.

Vue du petit hublot épargné par la tempête, elle est comme une femme de l'espace qui cherche à regagner sa planète. Elle s'appuie contre le véhicule et s'écarte pour l'embrasser de tout son corps. Son visage se colle contre la vitre, juste sur l'ovale dégagé, qui l'encadre pour faire son portrait de cosmonaute.

De ses mitaines blanches, elle caresse la voiture avec cette douceur triste que la colère finit toujours par engendrer.

•

Au matin, France écarte les rideaux du salon et appelle sa tante et ses cousines. Elles se massent autour de la fenêtre et observent la voiture en silence. Sur la neige qui la recouvre, la femme de l'espace a tracé un message universel et les femmes Ducharme se sentent prises au cœur par sa vérité :

VOUS ME FAITES TOUTES CHIER.